

2005 v

Langages

revue trimestrielle **159** septembre 2005

Linguistique et poétique du discours À partir de Saussure

par Jean-Louis Chiss
Gérard Dessons

& Daniel Delas,
Claire Joubert,
Henri Meschonnic,
Christian Puech,
Jürgen Trabant

Faut-il défendre Saussure contre ses amateurs ?

Notes item sur l'étymologie saussurienne

« *Bach gegen seine Liebhaber verteidigt* », « défendre Bach contre ses amateurs », est le titre d'un célèbre article d'Adorno dans lequel il plaide contre les amateurs d'un Bach « authentique », contre les puristes bachiens et contre un historicisme qui se croit le détenteur de la vérité musicale. Ces amateurs d'un Bach historique luttent – d'ailleurs avec une ferveur quasi religieuse – pour qu'on joue Bach sur des instruments d'époque, qu'on reconstruise la sonorité « authentique », qu'on restitue le contexte ecclésiastique. Ils renferment Bach dans son milieu historique étroit – pas particulièrement apprécié par Bach – de cantor de la Thomaskirche de Leipzig. Adorno défend Bach au nom du progrès musical en montrant les potentialités de sa musique qui justement essaie de casser les chaînes de son temps et il insiste sur l'ouverture des textes musicaux de Bach qui se révolte contre les limitations historiques, dues par exemple à l'étroitesse des données idéologiques et à la pauvreté matérielle des instruments arriérés. Le clavecin n'est pas nécessairement le son dont rêve la musique de Bach. Bien sûr, les cas historiques ne sont jamais identiques, mais il y a des analogies structurales évidentes dans ce qui se passe autour de Saussure. Faut-il défendre alors Saussure contre ses amis, amateurs d'un Saussure authentique ?

1. À LA RECHERCHE D'UN SAUSSURE AUTHENTIQUE

Depuis quelques années il y a un renouveau de l'intérêt pour Saussure. Après structuralisme et post-structuralisme, l'ère de Saussure semblait être définitivement révolue. Mais il y a de nouvelles activités, liées à un travail philologique sur les « sources », qui s'emploient à reconstruire un Saussure « authentique ». Johannes Fehr et Ludwig Jäger (depuis 1975 d'ailleurs !) dans

le monde germanophone, et Simon Bouquet dans le monde francophone en sont les acteurs. Mais quelles sont les raisons et quels sont les enjeux de ces activités ? Y a-t-il des problèmes dans la discussion linguistique actuelle auxquels se lie cette nouvelle présence de Saussure et, dans l'affirmative, trouve-t-on des solutions à de tels problèmes dans le « vrai Saussure » ? Telle est, par exemple, certainement la raison du renouveau de l'intérêt pour Humboldt, lié à un sentiment de souffrance : Humboldt sert à rappeler le fait que l'étude du langage est un vaste champ d'activités scientifiques dont le centre est l'activité individuelle de parler, le discours, Rede, *energeia*. Humboldt sert à défendre – contre l'exclusivité d'une linguistique naturaliste psychobiologique – une linguistique « culturelle » des langues et même une linguistique « littéraire » des textes et du discours.

Ce qui est vrai pour Humboldt l'est aussi pour Saussure, au moins jusqu'à un certain degré. Ludwig Jäger, par exemple, l'invoque comme témoin contre les tendances dominantes de la linguistique moderne. Seulement, pour Jäger, ces tendances, critiquées, de la linguistique sont justement dues à Saussure lui-même ou, pour être plus précis, au *Cours de linguistique générale*. Curieusement donc, le renouveau de Saussure est, au moins en partie, profondément anti-saussurien. Car, contrairement à ce qui se passe pour Humboldt, les amis de Saussure ne se réfèrent pas au Saussure classique, celui du *Cours* (langue/parole, syntagmatique/associatif, signe/signifiant/signifié, arbitraire, sémiologie, synchronie/diachronie, etc.), mais à un autre Saussure, un Saussure authentique, que l'on trouverait dans les notes de cours des étudiants mais surtout dans les notes et manuscrits laissés par Saussure lui-même. La nouvelle présence de Saussure est donc due à une lutte de Saussure contre Saussure. Sur la base de la philologie saussurienne on peut attaquer ceux qui se réfèrent encore au *Cours* et aux interprétations classiques. On peut surtout attaquer une linguistique qui suit la tradition du Saussure « classique ». Ainsi, par exemple, à ceux qui croient encore que Saussure aurait préconisé une linguistique de la langue (en elle-même et pour elle-même) contre une linguistique de la parole¹, on peut montrer le contraire ; les « sources » disent catégoriquement qu'il faut avoir deux linguistiques :

« Seulement, la linguistique, j'ose le dire, est vaste. Notamment elle comporte deux parties : l'une est plus près de la *langue*, dépôt passif, l'autre qui est plus près de la *parole*, force active et origine véritable des phénomènes qui s'aperçoivent ensuite dans l'autre moitié du langage. » (ÉLG, p. 273)

C'est certainement un jeu intéressant. Mais qui en a besoin ? Est-ce que cela apporte quelque chose de nouveau pour la linguistique ou pour la théorie

1. Cf. le célèbre passage du *Cours* : « On peut à la rigueur conserver le nom de linguistique à chacune de ces deux disciplines et parler d'une linguistique de la parole. Mais il ne faudra pas la confondre avec la linguistique proprement dite, celle dont la langue est l'unique objet » (CLG : 38 sq.).

du langage ? (En ce qui concerne notre exemple, linguistique de la langue/linguistique de la parole, la discussion des années cinquante avait peut-être déjà un peu épuisé les arguments ?²)

Ou est-ce que cela contribue à faire comprendre Saussure ? De la même façon, par exemple, que l'interprétation linguistique ou « sématologique » de Vico a apporté quelque chose de nouveau : en insistant sur l'aspect sématologique que la tradition avait négligé, elle a changé l'image et donc la portée de la philosophie de cet auteur tout en le rapprochant de positions philosophiques modernes (génération sémiotique de la pensée, philosophie du langage)³. C'est certainement le cas pour Saussure aussi : les interprétations de Fehr, de Bouquet, de Jäger, sur la base des documents manuscrits, ajoutent des profondeurs non seulement linguistiques, mais surtout philosophiques à la pensée de Saussure que l'on ne soupçonnait pas avant.

Mais en ce qui concerne leur utilité pour la linguistique, on peut d'emblée en douter : la linguistique actuelle se trouve sur des planètes infiniment éloignées de cette galaxie appelée « Saussure ». Elle ne s'intéresse pratiquement plus à rien de ce que « Saussure » représente (à l'exception peut-être, récemment, du problème de la relation entre synchronie et diachronie). Les sujets saussuriens lui sont complètement indifférents : « L'objet de la linguistique » ? Cette question n'est plus discutée, elle semble être complètement résolue, il n'y a pas l'ombre d'un doute sur l'objet de la linguistique, son objet est « *language* ». « Langue et parole » ? Rien n'est plus indifférent à la linguistique actuelle : les langues en tant que telles ne sont plus le centre de la linguistique, on les décrit moins « en elles-mêmes et pour-elles-mêmes » comme systèmes sémiologiques historiquement individuels, que, avant tout, comme des manifestations superficielles de *language*. Et la parole n'a définitivement rien à voir avec la linguistique : *speech* est une manifestation complètement contingente de *language*. « Le signe linguistique » – *the arbitrary Saussurean sign* – est encore évoqué de temps en temps, ou disons qu'il hante le discours linguistique comme le spectre d'un temps passé, seulement pour dire que le signifiant n'imité pas le signifié (qui est pour la plupart du temps identifié à la chose désignée) : « *the wholly conventional pairing of a sound with a meaning* » (Pinker 1994, p. 83). Mais le noyau de la réflexion sémiologique de Saussure, l'unité du signifiant et du signifié et tout ce qui en découle, ne se trouve pas au centre de la linguistique actuelle. Au lieu de la « double essence » (expression que l'on rencontre dans les notes récemment trouvées par Engler et publiées dans les *Écrits de linguistique générale*) qui est, en fin de compte, la « double articulation » du structuralisme, c'est la « récursivité » qui constitue maintenant l'essence du langage ou plutôt de *language*. « Sémiologie » ? Que la linguistique puisse faire partie d'une science des signes plus large n'intéresse plus

2. Cf. Coseriu (1952).

3. À titre d'exemple, je me permets de renvoyer à Trabandt (2004).

personne. Donc que la linguistique actuelle puisse s'intéresser à ces discussions saussuriennes me semble plutôt peu probable.

Mais cette distance interstellaire entre la linguistique et « Saussure » serait peut-être justement une raison de plus pour lui re-présenter Saussure, comme on essaie de le faire pour Humboldt. C'est en effet ce que fait Ludwig Jäger. Le problème, avec cet essai d'actualisation, c'est que ce n'est pas le Saussure connu qu'il repropose à la linguistique mais un Saussure nouveau, un Saussure qui est encore plus éloigné de la linguistique actuelle que l'ancien Saussure, sur qui la linguistique a au moins encore quelques préjugés (« *the arbitrary Saussurean sign* ») – comme sur Humboldt, d'ailleurs, que la linguistique imagine être l'inventeur de la typologie. Les autres saussurologues mentionnés ont d'autres ambitions. Leurs travaux sont plutôt des contributions à l'histoire des sciences et à la compréhension de Saussure même, considéré comme un classique (Fehr), qu'il faut pourtant radicalement remodeler, libérer de son piège historique et linguistique pour le conduire vers d'autres dimensions, philosophiques surtout (Bouquet). Mais Saussure est un classique très spécial, dont la spécificité entraîne des questions particulièrement compliquées sur ces activités de reconstruction d'un nouveau Saussure, d'un vrai Saussure.

2. SAUSSURE : UN TEXTE SANS AUTEUR

Saussure – faut-il le rappeler ? – n'est pas un auteur. Saussure est un texte. Radicalement. Et dans sa textualité ce texte se distingue pratiquement de tous les textes importants de la littérature européenne : le *Cours de linguistique générale* – c'est ce que nous désignerons par « Saussure » – n'a pas d'auteur, il n'est pas écrit par celui qu'on affiche comme son auteur et ses écrivains nient leur paternité littéraire, c'est un texte doublement sans père. *L'Iliade* aussi n'a pas d'auteur proprement dit. Il a un auteur inventé, Homère, pour confirmer sa cohérence textuelle. Mais l'incertitude du père ne met pas le texte en doute. Parfois, les « écrits » d'un auteur moderne ne sont pas de la main de l'auteur même, mais passent par un dispositif de dictée. Simple, celui qui dicte est encore le maître de sa parole et peut, par exemple, relire et rédiger le texte ou en superviser l'impression. Parfois, comme pour beaucoup d'écrits de Humboldt, l'auteur n'est pas le maître de la forme imprimée de ses écrits parce qu'il n'a pas fait imprimer ses écrits manuscrits (inachevés) ou parce qu'il est mort. Mais il y a tout de même des manuscrits de ce qu'on imprime, des traces donc de l'auteur lui-même. Pour les textes anciens et médiévaux nous avons rarement des autographes, mais des familles de manuscrits, réduites à une forme définitive dès l'existence de l'imprimerie. On peut tout de même présupposer une lignée qui va de l'auteur jusqu'à la dernière forme (imprimée). La relation entre auteur et texte (imprimé) peut donc être incertaine ou indirecte. Mais pour le *Cours de linguistique générale*, cette relation est deux fois brisée. « Saussure » est un texte écrit par deux linguistes suisses

– Bally et Sechehaye – à partir de notes d'étudiants qui ont fréquenté des cours de leur collègue Saussure à Genève au début du 20^e siècle. Bally et Sechehaye expliquent dans leur préface au *Cours de linguistique générale*, de juillet 1915, leur « travail d'assimilation et de reconstitution » (Bally/Sechehaye dans *CLG*, p. 9) : « Saussure » est la mise en écriture très indirecte d'un enseignement acroamatique. Et cet enseignement avait tous les caractères d'un enseignement intentionnellement acroamatique : il était adressé à un petit cercle d'initiés et il n'était pas censé être « publié », devenir exotérique, moins pour des raisons cryptologiques ou de distinction sociale (comme pour l'enseignement acroamatique d'Aristote) que pour les incertitudes et doutes du locuteur. « F. de Saussure était de ces hommes qui se renouvellent sans cesse ; sa pensée évoluait dans toutes les directions » (Bally/Sechehaye dans *CLG*, p. 8-9). On pourrait donc même mettre en question la légitimité de l'enregistrement par écrit et de la publication. Mais qui peut exclure que Saussure aurait été content que des gens énergiques comme Bally et Sechehaye mettent fin à ses hésitations et doutes et fixent justement sa pensée chancelante ? Quoi qu'il en soit, la chose est faite, le texte est là et a eu le sort que l'on sait. Et le dispositif discursif – il faut le répéter – qui génère ce texte « Saussure » est le suivant : l'homme Saussure – car nous ne pouvons pas douter qu'un homme Saussure ait existé – parle à quelques auditeurs à partir de notes qu'il détruit pour la plus grande partie après les cours. Comme il n'y a pas encore d'enregistrement phonographique (et nous ne pouvons pas savoir si le locuteur aurait permis un tel enregistrement), les étudiants écrivent, ils sont les phonographes de ces leçons (selon la « méthode acroamatique de l'enseignement universitaire » dont parle Nietzsche). Bally et Sechehaye n'ont pas fréquenté ces cours. Ils lisent les notes des étudiants et quelques notes que leur collègue a laissées. Ils ont parlé aussi avec des étudiants-auditeurs. Ils écrivent donc un texte sur la base de ces témoignages, avec l'intention de « reconstituer » fidèlement la *pensée* de l'homme Saussure. Ils ne reconstituent pas nécessairement la *voix* du locuteur. Les coïncidences entre les formules notées par les étudiants, donc probablement les paroles de Saussure même, et le texte du *Cours* ne sont pas très grandes (Engler les fait imprimer en gras dans son édition critique). Entre leur texte « Saussure » et l'homme Saussure, il y a donc un double processus d'écoute-enregistrement et de lecture-compréhension. Le *Cours* est un texte écrit par oui-dire et lire-écrire : paroles de Saussure – écoute des étudiants – écriture des étudiants – lecture de Bally/Sechehaye – écriture de Bally/Sechehaye – *Cours* / « Saussure ». La source vocale auctoriale de ce texte écrit est plutôt lointaine.

Malgré cette distance, ce dispositif d'écriture est perçu par Bally/Sechehaye comme un processus de transcription, ces écrivains refusent d'assumer une paternité de leur part : ils ne se présentent pas comme les auteurs du *Cours*, mais comme les trans-scrivains d'une parole déjà transcrite, comme des phono-grammo-graphes. Mais, malgré leur volonté de scribes, la double distance rend la relation du texte avec un auteur Saussure plus que précaire. Il

me semble donc qu'il vaudrait mieux dire carrément que le *Cours* n'a pas d'auteur ou que « Saussure » est un texte. Radicalement. Ce texte est doublement orphelin, il n'a ni père ni beaux-pères. Ceci n'empêche pas, d'un autre côté, qu'il y ait un auteur qui s'appelle Saussure, qui a écrit des livres, des articles et qui a laissé des manuscrits. Mais c'est tout de même un écrivain lointain de ce texte qu'on a écrit en son nom.

Il me semble que, des grands textes de notre culture, seules les paroles du Christ soient encore moins authentiques : Jésus n'écrit pas, il parle, et il parle très probablement en araméen. Les évangélistes écrivent. Mais, sauf pour « *Eli, eli, lama asabthani* », seules paroles araméennes retenues (des paroles d'ailleurs, qui ne sont pas adressées à des auditeurs humains mais à Dieu), les évangélistes rapportent les paroles du Christ en grec. De plus, les évangélistes n'étaient pas présents quand ces paroles araméennes furent prononcées. Ils ne sont donc même pas des témoins directs comme les étudiants de Saussure. Comme Bally/Sechehayé ils ne sont que des témoins indirects utilisant probablement, pour la rédaction de leurs textes, des témoignages écrits, des collections de paroles de Jésus, *logia Jesu*. Nous ignorons l'exacte constellation communicative qui a généré le texte des Évangiles. Comparée au *Cours*, la mise en écrit des paroles du Christ présente, en outre, un processus de traduction entre la voix de l'auteur et le texte écrit. Mais cela n'a pas d'importance pour le succès du texte. C'est le texte des Évangiles qui fait foi – comme on dit si bien – et qui est devenu la base de la tradition chrétienne, c'est-à-dire des interprétations de ce texte et de toute une chaîne de narrations et de prédications orales et écrites. De toute façon, ce qui est vrai pour les Évangiles l'est aussi pour le *Cours de linguistique générale* : ce texte peu « authentique » fait foi.

Mais pour les Évangiles nous sommes dans l'heureuse situation de ne pas avoir trouvé, *post festum*, des notes manuscrites de la main de Jésus. Le texte des Évangiles prête déjà assez à des interprétations différentes et à des malentendus terribles. On n'ose pas penser aux guerres de religion qu'aurait générées la découverte de manuscrits de Jésus. Serait-ce ce qui risque d'arriver autour du *Cours de linguistique générale* ?

3. LE MALHEUREUX DESTIN D'UN TEXTE CLASSIQUE

Au début, jusque dans les années 1970, le public lisait « Saussure » sans se poser trop de questions. On faisait confiance, on n'avait pas le choix. Il n'y avait que le *Cours*. Et celui à qui on attribuait ce livre était mort bien avant la publication de ce livre. Mais le texte devient célèbre, il ne génère pas seulement une école de linguistique, mais tout un mouvement intellectuel : ses contradictions permettent des interprétations divergentes, son succès incite à la révolte et à l'abandon, bref il devient un texte fondateur et « classique ». C'est alors qu'on l'entoure de soins philologiques dus à tout classique. On trouve et on

publie les documents conduisant à sa genèse : surtout les cahiers des étudiants, mais aussi des notes de Saussure même, avec ou sans relation avec la thématique du *Cours*, des milliers de pages qui dorénavant forment le fonds textuel duquel ressort le *Cours*. Contrairement à ce qui arrive à d'autres textes classiques, cependant, la configuration de son écriture, l'absence manifeste ou la double distance de l'auteur, créent un soupçon et une espèce de gouffre philologique dans lequel le texte risque de disparaître : on se rend compte que ce texte n'est qu'une trace très médiante de la voix de l'auteur et que les documents ouvrent l'accès à l'immédiat, à la voix ou au moins aux témoignages de l'écoute immédiate. Ce sont d'abord les *Sources manuscrites*, de Godel, ensuite l'édition critique d'Engler, l'édition commentée de Mauro, les anagrammes de Starobinski, les reconstructions des cours par les cahiers des étudiants, la publication, en allemand, des notes et autres documents de Saussure, par Fehr, et finalement les nouveaux textes de Saussure, trouvés en 1996 par Engler à la bibliothèque de Genève et publiés – avec les autres documents manuscrits – dans les *Écrits de linguistique générale*, qui d'ailleurs, selon Jäger (2003b, p. 15 sq.), ne sont ni des « écrits » ni de la « linguistique générale ».

Tout ceci est nécessairement néfaste pour un texte comme « Saussure ». Dans la mesure où celui-ci ne se réfère que deux fois indirectement à un enseignement acroamatique, tous ces documents qui commencent à lui tourner autour tendent automatiquement à le mettre en question, à le détruire. Déjà, dans un travail philologique « normal » – confrontation d'un texte définitif (imprimé) avec le manuscrit de l'auteur, avec les ratures, les variantes, les doutes, etc. de l'auteur –, la reconstruction de la genèse du texte ébranle les certitudes textuelles. Mais l'intention du travail philologique est tout de même « normalement » celle de savoir par quels processus de transformation l'auteur est arrivé au texte final (imprimé) qui fait foi. Le travail philologique est donc essentiellement *constructif*, son intention n'est pas celle de critiquer ou de déconstruire le texte final. Bien sûr, la philologie peut aussi détruire la crédibilité d'un texte, comme par exemple dans la célèbre critique philologique qu'a faite le grand ancêtre de la philologie, Lorenzo Valla, de la Donation de Constantin. Valla a prouvé qu'il s'agissait là d'un faux. Mais l'intention de Godel était de montrer le bon travail, la fidélité de Bally/Sechehayé, la crédibilité donc du texte du *Cours*⁴. De la même façon, l'intention d'Engler n'était pour rien destructrice. L'interprétation-édition de Fehr sur la base de tous ces sous-textes et même l'édition d'Engler/Bouquet des *Écrits* (pas l'interprétation de Bouquet !) restent dans cette tradition : elles montrent une pensée ésotérique, acroamatique, plus riche, mais aussi plus incertaine, plus chaotique qui aurait trouvé sa forme exotérique, claire, dans le *Cours*. La

4. Godel écrit dans la préface : « On espère qu'ainsi les chapitres qui suivent fourniront aux lecteurs du *Cours de linguistique générale* une "clé" qui permettra une plus sûre exégèse et, s'il en était besoin, la preuve de la conscience et de l'intelligence que les deux disciples ont mises au service de la pensée de leur maître » (Godel 1957/69 : 11).

philologie saussurienne est donc – en ce qui concerne ses bonnes intentions – une philologie classique, conduisant vers et construisant les fondements d'un univers textuel classique.

Mais, malgré ces intentions constructives, face à tous ces documents, le texte imprimé du *Cours*, doublement éloigné de sa source, orphelin, ne passe pas le test de paternité. La philologie saussurienne se dirige nécessairement contre le *Cours* : car tous les autres documents sont plus crédibles que ce qu'ont écrit Bally et Sechehaye. Tout ce qui est plus proche de la source, plus proche de la voix du maître, est plus crédible que le texte imprimé. Même les notes les plus fautives d'un étudiant qui ne comprend rien de ce que disait le maître sont plus authentiques que le *Cours*, simplement parce que cet étudiant était là, dans la présence du maître, près de la *phonè*. Sont sacrosaintes, bien sûr, les notes du maître lui-même. C'est là que l'on trouve la « véritable » pensée du maître, c'est là que l'on trouve le Saussure authentique, le vrai, l'*étymon*. Sous le poids de cette métaphysique de la proximité, phonocentrique, bien inscrite dans notre culture depuis le *Phèdre* de Platon, la crédibilité du *Cours* s'écroule. Ludwig Jäger en tire la conséquence en 1975 et Simon Bouquet le suit en 1997 : le *Cours* est un faux et le résultat d'une trahison.

« Que Bally et Sechehaye aient réalisé une synthèse magistrale de la réflexion saussurienne, le succès remporté par leur ouvrage suffit à en convaincre. Celui-ci n'en offre pas moins un reflet déformé de la pensée qu'il prétend faire connaître, trahissant [...] les notes de cours et les manuscrits autographes de Saussure sur lesquels il s'appuie. » (Bouquet 1997, p. I, c'est moi qui souligne)

Face à la trahison, face aux déformations, il n'est donc pas étonnant que l'auteur d'un compte-rendu des *Écrits de linguistique générale* dans la *Neue Zürcher Zeitung* remarque – sur la base des témoignages autographes – que l'histoire de la réception du *Cours*, de « Saussure » donc, se révélera en fin de compte comme l'histoire d'une grande erreur. Nécessairement. Parce que le travail philologique autour du *Cours* ne peut que partir du fait de l'éloignement ou de l'absence de l'auteur et, comme il se met à la recherche de l'auteur, nourrit automatiquement le soupçon de la non-authenticité du *Cours*. Il révèle donc nécessairement les transformations de ce qui se trouve au fond de ce puits philologique, de cet abîme de l'authentique, comme des déformations et des falsifications. Son effet (pas nécessairement son intention) est automatiquement destructeur face à ce texte, car il ne peut pas montrer – ce que fait la philologie normalement – comment l'auteur est arrivé à la forme définitive de sa pensée dans le texte, mais au contraire seulement comment les compilateurs – même de bonne foi – ont transformé et donc déformé l'original et se sont éloignés de la source, pure bien sûr, comment ils sont devenus des usurpateurs, salisseurs et faussaires – donc des traîtres. Vu des profondeurs philologiques et des « sources » du vrai, le *Cours* ne peut être que déviation et « erreur » – un faux, et les lectures du *Cours* constituent nécessairement une histoire d'erreurs.

Mais n'est-ce pas là tomber dans le piège de l'étymologie ontologique – heideggerienne, isidorienne – qui croit que le « vrai », l'*étymon*, d'un mot ne se trouve pas dans la signification actuelle, générée par l'histoire, mais dans ce qui se trouve derrière ou « au fond » d'un mot ? La signification et la forme matérielle actuelles du mot cacheraient le vrai, l'essence sémantique que l'on ne trouve que dans la signification et la forme matérielle du passé, plus proches de l'être. Mais il s'agit là d'un abus de l'étymologie, d'un cratylisme idéologique : l'étymologie tournée en soupçon contre l'usage actuel. L'étymologie scientifique ne fait pas cela, elle reconstruit l'histoire des mots, elle constate les changements, elle ne trouve pas le vieux plus « vrai » (malgré le terme « étymologie ») que le résultat des changements, elle trouve le vieux seulement vieux – et différent (s'il a changé). Surtout, elle ne fait pas de reproches sémantiques, ni demande qu'on utilise le mot dans sa « vraie » signification, celle du passé – mettons : le mot *tête* dans la signification de « vase de terre cuite ». Alors que c'est exactement ce que fait Heidegger quand il utilise dans ses textes les mots selon leur (prétendue) étymologie et non selon l'usage actuel de la langue allemande. L'étymologie scientifique par contre est une discipline qui contribue à enrichir nos connaissances historiques. Mais celles-ci sont des connaissances qui n'ont rien (ou peu) à voir avec notre savoir linguistique synchronique, avec l'emploi de la langue. « Saussure » le dit même un peu trop radicalement quand il constate que les sujets parlants n'ont pas de conscience historique mais seulement un savoir synchronique de la langue (CLG, p. 117).

La philologie saussurienne, comme la bonne étymologie, ne doit-elle pas partir du constat synchronique que, depuis bientôt un siècle, nous lisons et utilisons un livre, le *Cours de linguistique générale*, qui a généré et génère encore un savoir linguistique extrêmement riche et important ? La contribution de la philologie saussurienne à l'utilisation de ce texte devrait être étymologique dans le sens décrit, c'est-à-dire : constater les changements, ne pas trouver le vieux plus « vrai » que le résultat des changements, mais simplement vieux – et différent (s'il a changé). Surtout elle ne devrait pas faire des reproches ou demander qu'on utilise le *Cours* dans sa « vraie » signification. La « vraie » signification du *Cours* est dans le *Cours* et non dans les *Écrits de linguistique générale*. Comme la vraie signification de *tête* est dans le mot *tête* et non dans le mot latin *testa* dont il est issu. Mais ce n'est pas cela que font tous les partisans du vrai Saussure, de l'*étymon* saussurien : en tant qu'amis de la vérité ils congédient le *Cours*, ils abandonnent le mensonge et vivent dans la vérité, dans « la lecture des textes originaux, dégagée de l'influence du *Cours de linguistique générale* » (Bouquet 1997, p. v).

Si l'on considère le corpus des fragments saussuriens comme profondément « authentique », comme « vérité », l'auteur du compte-rendu de la NZZ a raison : le *Cours* est un ensemble d'« erreurs » et l'histoire de ses lectures ne peut être qu'une histoire d'erreurs. Mais, et en même temps, cet auteur a aussi complètement tort pour deux raisons : dans la perspective de la genèse du

Cours, il n'y a rien de plus authentique que « Saussure », que le *Cours*, parce qu'il n'y a rien d'autre que le *Cours*. Comme il n'y a rien de plus vrai que les Évangiles. C'est pourquoi il est inutile – pour ne pas dire illégitime – de plaindre les lecteurs de « Saussure » d'être les victimes d'une fraude gigantesque parce qu'on les aurait privés du « véritable » Saussure, de ses véritables intentions, de ses doutes, de ses hésitations. Tous les lecteurs savaient parfaitement que ce n'était pas Saussure qui avait écrit ce texte mais que le *Cours* relève d'un dispositif d'écriture compliqué et posthume que l'on avait appelé Saussure. Tous savaient que c'était un texte sans auteur. Mais, même sans tenir compte de ce fait, ils ont lu le texte et ils ont trouvé ce texte extrêmement intéressant – comme les lecteurs ou auditeurs des Évangiles ont considéré ce message comme un bon message. Ensuite, même si on pouvait reprocher aux compilateurs d'avoir mal fait leur travail de « reconstitution » (bien qu'ils l'aient certainement fait de bonne foi) et d'avoir créé un texte qui se fonde sur des « erreurs » en ce qui concerne sa relation avec sa source – le professeur Saussure –, le texte reste donc authentique. Car le texte ne reçoit pas sa force et sa crédibilité du fait qu'il est l'œuvre du professeur Saussure, qu'il sort de la bouche ou de la main d'une personne historique, mais tout simplement de sa force et de ses arguments immanents. Ainsi, une genèse prétendument « fautive » n'invalide pas les lectures de « Saussure », elle ne fonde pas du tout une histoire d'erreurs. Avoir construit un structuralisme sévère, un formalisme radical, une sémiologie linguistique sur la base du *Cours*, par exemple, n'a pas été une erreur de Hjelmslev. Sur la base du *Cours*, la lecture hjelmslevienne est complètement légitime. Hjelmslev n'a jamais affirmé que ce qu'il disait était la dernière volonté ou l'intention essentielle du vrai Saussure, citoyen de Genève, mais il a interprété et radicalisé ce qu'il trouvait dans le *Cours*.

Il y a, bien sûr, des lectures fautives ou problématiques du *Cours*, comme il y a des lectures fautives ou problématiques de tout texte. Mais ceci est un autre problème. Ainsi, par exemple, l'interprétation de Hjelmslev de la dimension « associative » comme dimension « paradigmatique » est une interprétation géniale, mais c'est aussi une réduction de la dimension « associative » telle qu'elle figure dans le *Cours*. De la même façon, quand on trouve chez les lecteurs de Saussure l'opinion que Saussure aurait été l'inventeur de l'arbitraire du signe, ce n'est pas la faute du texte. « Saussure » ne le dit nulle part, il dit plutôt le contraire : « Le principe de l'arbitraire du signe n'est contesté par personne » (CLG, p. 100), c'est-à-dire que c'est une vieille chose que tout le monde connaît – depuis Aristote, en l'espèce. Cette opinion – qu'il y aurait « *the arbitrary Saussurean sign* » – est donc tout simplement due à l'ignorance historique de ses lecteurs. Dans d'autres contextes (par exemple chez les historiens qui discutent sur le « *linguistic turn* » des sciences de l'histoire), on lit souvent que « Saussure » aurait éliminé le référent de la théorie du langage. Mais ce n'est pas exact. Le *Cours* dit seulement que signifiant et signifié ensemble forment le signe, mais il dit aussi que ce signe, cette

« pensée-son », forme le monde. Le signe se réfère donc au monde extralinguistique (CLG, p. 156). Il est vrai pourtant que le signe linguistique quand il est considéré comme élément du système abstrait de la langue ne se réfère pas directement au monde extérieur, justement parce qu'il s'agit d'une abstraction. D'un autre côté, cela n'exclut pas que, dans la parole, les signes se réfèrent aux objets. On peut admettre tout de même que, sur cette question, le *Cours* n'est pas très explicite.

4. LES ÉCRITS AVEC OU SANS LE COURS ?

Il est vrai que l'on trouve dans les notes, anciennes et nouvelles, écrites de la main de Saussure, réunies dans les *Écrits de linguistique générale*, une pensée, riche et tourmentée, sur le langage et sur la linguistique qui se cherche. Et il semble que cette pensée soit la pensée authentique, « vraie », de celui qui est à la source du *Cours*. La question que nous posons est donc de savoir comment se comporter face à cette pensée « authentique ». J'ai jusqu'ici implicitement envisagé quatre réponses possibles dont je vais brièvement résumer les perspectives : on peut tout simplement ignorer ou écarter le « vrai » Saussure et rester avec le *Cours*. Vu la genèse et l'histoire ultérieure du *Cours*, il me semble absolument légitime de dire : le Saussure « authentique » ne m'intéresse pas, il y a là le *Cours*, c'est le texte devenu célèbre avec les conséquences que nous connaissons, cela me suffit. Ou alors, le lecteur du *Cours* peut prendre connaissance du « vrai » Saussure. Dans ce cas il peut l'utiliser dans deux sens opposés : ou comme information étymologique qui ajoute au plaisir et à la profondeur de sa lecture – usage euphorique – ou comme information étymologique qui joue contre la lecture du *Cours* – usage dysphorique, « hargneux », comme l'a appelé Claudine Normand (2000, p. 15). Ce point de vue conduit à la quatrième possibilité : la lecture du « vrai » Saussure seulement, sans le *Cours*. Celui-ci étant considéré comme un faux, une erreur, une catastrophe intellectuelle, on ne lit que les *Écrits de linguistique générale*.

C'est cette quatrième possibilité qui est, bien sûr, la plus radicale et la plus intéressante. Pour les vieux lecteurs du *Cours*, elle est difficilement imaginable. Il est difficile de retourner dans un état d'innocente ignorance. Quand on lit les *Écrits*, on se demande toujours si ce qu'on lit affirme, contredit, précise, complète ce que l'on connaît du *Cours*. Mais est-ce que ces fragments ont une valeur en eux-mêmes ? Sont-ils compréhensibles, produisent-ils un sens « en eux-mêmes et pour eux-mêmes », pour un lecteur innocent qui ne sait rien de « Saussure » (mais pourquoi un lecteur lirait-il Saussure s'il ne sait rien de « Saussure ») ? Je voudrais ébaucher une réponse à cette question à l'aide de quelques exemples.

Les trois leçons de 1891 sont, par exemple, des textes du corpus des *Écrits* qui sans doute ont une certaine valeur indépendante (ÉLG, p. 143-173). Dans ces conférences, Saussure situe la linguistique, science autonome, dans l'opposition

entre Sciences et Lettres, il s'oppose à la conception de la linguistique comme science naturelle et il dit que la linguistique est une science historique, qu'« historique » veut dire « concernant des actions humaines » et que ces actions se transforment avec le temps et se diversifient dans l'espace. Cela est certainement très bien dit, et compréhensible pour tout lecteur (bien que difficile à contextualiser sans certaines connaissances de l'histoire de la linguistique). Mais : ces belles leçons sont beaucoup plus intéressantes quand on sait qu'une partie importante de cette conception de la linguistique change radicalement dans le *Cours* : la linguistique n'y est plus située dans la dualité des sciences de la Nature et des Lettres, mais est placée sous la législation de la psychologie (sociale) et de la sémiologie, une idée qu'on trouve aussi dans d'autres fragments publiés dans les *Écrits*, appartenant évidemment à une autre époque (on aimerait bien savoir laquelle).

La plupart des textes cependant sont difficilement compréhensibles de leur propre droit. Ils sont d'ailleurs arrangés et mis ensemble par les éditeurs. Les manuscrits n'imposent que rarement un ordre précis. L'arrangement des fragments est déjà un pas interprétatif très fort qui oriente leur sens. En outre, leur contenu est indiqué par des titres donnés par les éditeurs (sauf dans les rares cas où Saussure a mis un titre). Et finalement l'arrangement aussi bien que le titrage se font en fonction des sujets du *Cours* ! Engler le fait évidemment dans le deuxième volume de l'édition critique du *Cours*, et son arrangement est conservé dans les *Écrits de linguistique générale*. Ces procédés éditoriaux ont été étendus aux nouveaux textes que Rudolf Engler a trouvés en 1996 et qui constituent l'autre partie du corpus des *Écrits*. De toute façon, ils troublent nécessairement la pureté de ces « sources » : les éditeurs se mêlent manifestement – tragiquement – à l'authenticité des manuscrits. Une question en passant : est-ce que les nouveaux textes, trouvés en 1996, changent quelque chose ? Ludwig Jäger (2003b, p. 18) remarque que les nouveaux fragments n'ajoutent rien de fondamentalement nouveau à ce qu'on savait déjà depuis l'édition d'Engler, depuis trente ans alors. Quoi qu'il en soit, les « sources » – anciennes ou nouvelles – sont-elles lisibles de leur propre droit – sans prendre en considération le *Cours* ?

Si l'on commence à lire, par exemple, les nouveaux documents du fonds BPU 1996 on tombe sur les « vérités fondamentales » de la linguistique dont une serait la réflexion suivante :

« Il est faux (et impraticable) d'opposer la *forme* et le *sens*. Ce qui est juste en revanche c'est d'opposer la *figure vocale* d'une part, et la *forme-sens* de l'autre. » (ÉLG, p. 17)

Cette remarque, apparemment claire et simple, est pourtant très difficile à comprendre. D'abord elle semble être dirigée contre l'usage irréflecti de « forme » et « sens ». Puis elle précise que dans le langage nous avons affaire, du côté de la « forme », à la voix. Et je suppose que Saussure veut dire en outre qu'il ne suffit pas de distinguer le matériel et le spirituel dans le langage, mais qu'il faut parler de « forme » des deux côtés, c'est-à-dire que le

matériel (vocal) est aussi formé (figure) que l'immatériel (forme-sens). Mais ce passage développe tout son charme sur le fonds du *Cours* et de l'interprétation hjelmslevienne du signe linguistique comme union de deux formes, de la forme de l'expression et de la forme du contenu. Et on peut continuer à penser à l'avatar de ce théorème de Hjelmslev dans la théorie de la double articulation de Martinet.

À cette première remarque, les éditeurs font suivre cinq fragments dans lesquels Saussure prend position contre une conception de la linguistique dont les objets seraient des objets matériels comme les objets des sciences naturelles. Il en donne les raisons suivantes : « Une langue existe si à m + e + r s'attache une idée » (ÉLG, p. 20) ou : « Il y a un premier domaine, intérieur, psychique, où existe le signe autant que la signification, l'un indissolublement lié à l'autre » (ÉLG, p. 21). Est-ce que mon lecteur « innocent » comprend la portée de ces affirmations ? De toute façon, ces passages déploient leur sens en relation avec ce que dit le *Cours* sur le signe et sur l'unité indissoluble du signifiant et du signifié qui est une unité psychique. De la nature psychique du langage dépend aussi la systématique de la linguistique comme branche de la psychologie et de la sémiologie, etc.

Ces indications doivent suffire comme exemples de ce qu'on peut appeler le caractère « parasitaire » des écrits du « vrai » Saussure : les *Écrits de linguistique générale* décèlent leur sens quand on les lit en vue des sujets du *Cours* et de leurs développements ultérieurs. Je crois donc qu'on peut écarter la possibilité d'une lecture des seuls *Écrits de linguistique générale*. Restent donc seulement les lectures « étymologiques » des *Écrits*, comme *étymon* du *Cours*.

Nous sommes partis d'une forte séparation entre le *Cours* et le Saussure des notes à cause de l'abîme de transmission qui existe entre la voix de l'auteur et le texte imprimé, à cause de la chaîne trop indirecte qui lie le texte à son prétendu auteur, à cause donc d'un fait « extérieur ». Cette séparation est corroborée par le fait que c'est le texte imprimé seul qui a joué le rôle qu'on sait dans l'histoire des idées, ce qui permet, à mon avis, de rester avec le *Cours* seul. La lecture philologique, étymologique, ajoute à cette séparation des deux Saussure des différences profondes de *contenu* : Jäger, par exemple, part d'une lecture très critique du *Cours* qui contiendrait tous les maux de la linguistique moderne (épistémologie analytique, formalisme, réductionnisme, exclusion du discours) et il trouve de telles différences entre le corpus du « vrai » Saussure et le *Cours* qu'il croit devoir rompre avec celui-ci. Il trouve les remèdes contre les conceptions fausses du *Cours* justement chez le vrai Saussure qui devient ainsi vraiment un anti-*Cours*. Il est évident qu'une telle position ne fonctionne qu'en relation avec le *Cours*. Aussi celui qui rejette passionnément le *Cours* doit donc continuellement prendre en considération ce texte usurpateur. Sans ce « faux », le chaos des textes authentiques n'est pas maîtrisable, à peine compréhensible. La reconstruction donc de la pensée du vrai Saussure est certainement subversive, mais elle surmonte en même temps la séparation des deux Saussure. Le

Saussure authentique – quelle que soit l'intention de ses auteurs – est le résultat d'une déconstruction du *Cours*, selon la manière de Derrida : on ne voit cet étymon qu'à travers le *Cours* qui reste visible même s'il est nié.

Mais si c'est comme cela, si le vrai Saussure ne fonctionne qu'en fonction du « faux », si le vrai Saussure construit nécessairement un pont vers le *Cours*, il vaudrait peut-être mieux rester sur la voie de l'étymologie saussurienne euphorique et laisser le discours « hargneux » ? La reconstruction bienveillante présente le « vrai » Saussure comme un chantier d'idées sous-jacent au texte imprimé qui comme tel ne serait pas une trahison mais une émanation légitime de ce chantier. La philologie euphorique contribue au savoir en reconstruisant le contexte plus large d'un classique. C'est une position irénique qui génère des connaissances historiques importantes, sans doute. Mais l'étymologie saussurienne dysphorique, polémique, est plus intéressante. Elle est nécessairement plus ambitieuse, parce que sa reconstruction négative doit – pour avoir du sens – avoir des buts ultérieurs : elle se mêle à la recherche actuelle. Elle ne peut pas se contenter de prouver les crimes de Bally/Secheyne, ce serait idiot. Le *Cours* n'est pas la Donation de Constantin, qui a été tout simplement anéantie par la critique philologique. Il n'est pas un document juridique qui fonde des droits et qui – une fois déconstruit – est nul. La déconstruction du *Cours* montre les crimes de Bally/Secheyne (trahison), certes, mais elle ne détruit pas le *Cours*, ne lui ôte pas sa cohérence ou sa valeur « synchronique ». Elle propose à la recherche (linguistique, philosophique) un Saussure plus profond, plus proche de la réalité du langage, plus proche d'une juste conception de la linguistique. Le Saussure de Jäger, par exemple, est un théoricien du langage supérieur au *Cours*, un penseur quasi humboldtien, et – avec cela – un critique de la linguistique actuelle incluant celle du *Cours*.

Seulement, encore une fois, on ne voit pas comment ce nouvel et meilleur Saussure sortirait des liens avec le *Cours*. Personne ne trouvera par la seule lecture des *Écrits de linguistique générale* (ou des deux volumes allemands qui leur correspondent) un auteur compréhensible ou cohérent mais seulement des fragments très difficiles à comprendre, qui gagnent une certaine cohérence et un certain sens seulement si on les met en relation avec le *Cours*. Il sera alors difficile, comme le veut Simon Bouquet, de fonder une nouvelle tradition d'un grand penseur philosophique indépendant du *Cours*, la tradition du vrai Saussure. Comme ces écrits ne fonctionnent qu'en vertu du *Cours*, ce Saussure authentique est nécessairement tributaire du *Cours*. Il est condamné à accompagner le Grand Classique. Il est un peu comme le bouffon de cour qui dit la vérité, certes, mais qui, tout en disant la vérité, n'a pas la force d'ébranler le Pouvoir, mais, au contraire, le confirme. Ainsi, la version déconstructrice de Saussure, le Saussure authentique, étymologique, vrai, n'aura pas la force d'éliminer la puissance du Grand Classique, aussi usurpée, fautive soit-elle. Le Saussure « authentique » est tragiquement condamné à rester le bouffon du *Cours*.